

TACK



SOMMAIRE

N°20 : Collision

02

Sommaire
L'ours

06/07

Illustration
@DE_MOIRA

03

Sur vos Traces
de Dani

08/09

LA TRAME
Théo Toussaint
QUAND UN PERSONNAGE SE HEURTE À SON IDENTITÉ :
BETA RAY BILL

04

Vroom!
écrit par K.

10/11

The Assassin
HEOLRUZ

05

Sapere Aube
Mayli
COMMENT (NE PAS) S'ENTENDRE
AUX REPAS DE FAMILLE

12

Spors de Chocs
de Matt

OURS



Nous remercions chaleureusement les différentes institutions qui subventionnent les parutions de ces journaux : L'Université Bordeaux Montaigne, le Crous Bordeaux A quitaine, la mairie de Bordeaux, la région Nouvelle A quitaine et la mairie de Pessac.

Je remercie celles et ceux qui ont rejoint à un moment dans leur vie ce rêve fabuleux que j'ai eu l'audace de réaliser : Théo, Bastien, Hugo, Mayli, Louise, Dani, Heolruz, Kamal, Matt, Mathilde, Pauline, Olivia, Mariette, Juliette, Emma, Salomé, Lola, Arc, Charlotte, Gwendal, Damien (bon courage pour la suite), Amélie, Gaël, Etienne, Blyss, Jeanne, Giorgia, Estelle, Lise, Maeva, Maïa, Nolwenn, Mina, Mélanie, Philomène, Émilien, Pierre, Roman, Salomé, Shirley, Soney, Soraya, Teïva, Thomas, Priscilia, Lou et Alex, Anaïs. Je vous souhaite à tous de vous lancer dans ce que vous aimez avec autant de cœur et de courage que j'ai pu le faire ces deux dernières années. Prenez soin de vous

CHRONIQUES D'AMÉRIQUE

Sur vos traces

De N. Scott Momaday à Louise Erdrich, en passant par une immense variété d'auteurs et de genres, celui qui sait entendre et découvrir se voit offrir une littérature native aussi riche que plurielle.

En 2012, cinq ans à peine avant sa mort, le grand Richard Wagamese publiait chez Douglas & McIntyre *Indian Horse*, traduit en français sous le titre *Jeu blanc*. Le chef-d'œuvre s'ouvre sur les pérégrinations d'une famille Ojibwé sur les traces de ses ancêtres. Saul Indian Horse, alors âgé de seulement 8 ans, devient en quelques lignes à peine le centre de gravité de ce récit captivant qu'il raconte au départ sans avoir encore perdu l'innocence de l'enfance. Le rythme du récit s'intensifie peu à peu. Du pensionnat autochtone où il est envoyé de force, à l'instar de milliers d'enfants, à des fins d'assimilation et d'évangélisation, Saul conservera tout au long de la narration une profonde blessure traumatique enfouie sous les ruines de l'enfance ; étouffée, aussi, par sa découverte précoce du hockey sur glace. Ce sport qui l'anime et le guide en le maintenant pourtant captif de cette chape d'oubli le mènera au sommet avant de le guider à nouveau sur les traces de son enfance volée. Ces mots du narrateur résonnent en nous longtemps après la lecture : « Je ne pouvais pas courir le risque que quelqu'un me connaisse, parce que je ne pouvais pas courir le risque de me connaître moi-même. »

Un bond dans le temps nous propulse en 2018, lorsque Tommy Orange publie son premier roman, *Ici n'est plus ici* (*There There*). Ici, le ton s'allège un peu, les personnages multiples esquissent sous les yeux du lecteur un tableau empreint de mille visages et mille couleurs. C'est au cœur d'Oakland, en Californie, que les destins de ces protagonistes de tous âges et tous horizons se mêlent et s'entrelacent autour d'un événement attendu, le Pow Wow. Au travers de ces récits du quotidien, pourtant, la quête est toujours là. Tantôt sur les traces de leurs parents, tantôt sur celles de leurs origines, les multiples visages natifs d'Orange mènent leur recherche sur des trottoirs bétonnés, le long des immeubles californiens et des barres de recherche Google. Une citation issue du roman capture aisément l'essence même d'*Ici n'est plus ici* : « Pour les Autochtones de ce pays, partout aux Amériques, se sont développés sur une terre ancestrale enfouie, le verre, le béton, le fer et l'acier, une mémoire ensevelie et irrécupérable. Il n'y a pas de là, là : ici n'est plus ici. »

Du Canada à la Californie, cette littérature des origines est une collision. Entre les marches infinies au cœur des forêts canadiennes glacées en hiver et la dureté de l'immobilisme imposé aux enfants autochtones dans les pensionnats. Entre la violence et la passion du hockey sur glace, entre la certitude que l'on se souvient et le point de rupture qui prouve le contraire. Entre le béton et l'acier des boulevards d'Oakland et les plumes chatoyantes des costumes traditionnels portés à l'occasion du Pow Wow. Entre l'alcool, la drogue, et les médecines traditionnelles. Entre l'illusion de savoir qui l'on est et la conviction, face à face avec un miroir, d'ignorer pourtant d'où nous viennent ces traits.

Bien qu'empreintes de modes de narrations différant dans l'absolu, les deux œuvres, à l'instar des destins de leurs protagonistes, s'entremêlent et se rejoignent sur les traces d'origines toujours profondément ancrées dans l'Histoire. La capacité de ces récits à nous faire entendre, depuis ces terres lointaines, des événements dont on ne parle que trop peu est infinie et bouscule nos perspectives. Comme l'écrivait Wagamese dans *Les étoiles s'éteignent à l'aube* (*Medicine Walk*), un autre de ses romans, « on n'est rien d'autre, finalement. Que nos histoires. »

DANI

Bercé trop près du mur, il avait appris à aimer le papier peint. La tête dans les voitures, il s'était fait à l'idée qu'il ne ferait jamais de Formule 1.

Vingt ans plus tard, il passa maître dans l'art des auto-tamponneuses. Il était craint dans toutes les foires, sa réputation n'était pas très glorieuse. Tout le monde avait la frousse, plus personne ne voulait monter quand il était présent alors il percutait les bagnoles laissées sur les côtés, pour se rappeler la chanson douce que lui chantait sa maman. Les forains se donnèrent le mot, il fut banni des pistes auto. Il passa le permis et le temps des leçons, maîtrisa ses pulsions. Il fêta l'obtention, en jetant dans un fossé, sa voiture d'occasion. 6 mois d'abstention, mais il recommença, c'était la fois de trop, un juge le condamna. Il dut suivre une psychothérapie et un bilan de compétences, il devint cascadeur dans des films en France. Il réussit à se faire un nom dans le cinéma d'action, mais tout ça sonnait faux, c'était du bidon. Un jour, il eut comme une démangeaison, les décors en firent les frais, les producteurs pétèrent les plombs. Il fut encore banni, cette fois-ci des plateaux alors il se mit à chercher un nouveau boulot.

VROUM !

Ecris par K.

Il trouva du travail quelque part dans une casse, mais il était frustré et de plus en plus anxieux. Chaque jour, il rêvait à la vue des carcasses et ruminait qu'il aurait fait bien mieux. Un soir, dans un fracas, sa Heineken finit en tesson, il se tailla les veines et se retrouva sous perfusion. Rien d'autre à faire que de regarder la télévision, un documentaire sur le Nascar, ce fut une révélation. Il lui redonna foi en l'humanité, lui fit recouvrer la raison, il économisa suffisamment et un jour, il prit l'avion. Arrivé sur place, il frappa à toutes les portes, son anglais se limitait à Vroum Vroum Boum, mais peu importe. On lui mit un volant entre les mains, il faut croire que c'était son destin. Première course, il ne restait plus que lui et son adversaire, dernière ligne droite, ils accélèrent. Le public était au plus haut de ses décibels, les voitures se percutèrent dans un déluge d'étincelles, ils arrivèrent à égalité, descendirent de leurs véhicules pour se féliciter. Ils ôtèrent leurs casques, ce fut le coup de foudre immédiat. Ils eurent un enfant qui aujourd'hui est pilote d'avion. À présent, en tant que passagers, je propose que nous priions. Prions qu'il n'ait pas hérité des pulsions de son papa...



Sapere Aube

Comment (ne pas) s'entendre aux repas de famille

Bientôt les fêtes de fin d'année, les vacances, les repas de famille, bientôt les moments où l'on doit retrouver des personnes que l'on n'aime pas et essayer de faire semblant de bien s'entendre avec malgré tout, le temps d'une après-midi, d'un dîner, d'une soirée. Alors, pour les gens politisés, voilà le temps de sympathiser avec une farandole d'ennemis. Sous prétexte que le conflit nuit à l'ambiance - bon oui, peut-être... - ou que chacun est libre de croire n'importe quoi, il faudrait laisser des personnes étaler des absurdités ? Car le principal reproche fait aux personnes de gauche est « quand même, tu n'es pas très tolérant » parce que s'indigner de voir son beau-frère recevoir comme cadeau de Noël l'oeuvre d'un ancien journaliste qu'il admire, fervent défenseur de Vichy, c'est considéré comme un peu trop intolérant aux idées antisémites et royalistes - c'est du vécu. On confond trop souvent la liberté de conscience avec la liberté de croire et de dire n'importe quoi sans justification - attention : ceci n'est pas un droit - d'autant que les croyances ont fatalement des conséquences sur la vie pratique, les croyances erronées ont donc des conséquences néfastes pour autrui, dont nous sommes responsables.

Le paradoxe de la tolérance, décrit par Karl Popper, affirme que si une société est tolérante sans limite, sa capacité à être tolérante est finalement détruite par l'intolérant. Ainsi, « pour maintenir une société tolérante, la société doit être intolérante à l'intolérance. » Il revendique un droit de supprimer, de façon exceptionnelle, l'énoncé de philosophies intolérantes qui refusent l'argumentation et qui ne sont plus "contrôlées" par l'opinion publique. Défendre la liberté des opinions et croyances de chacun ne peut fonctionner de façon pérenne, il faut que cette société aille à l'encontre de ses principes et combatte les intolérants. Sinon, le risque est de laisser le champ libre à ceux qui ne veulent pas de la tolérance ! La conception de la tolérance de Karl Popper s'inscrit dans le cadre du modèle épistémologique qu'il défend, fondé sur la réfutabilité - idée selon laquelle une théorie ne vaut que si elle se prête à être testée et réfutée. C'est son critère de distinction entre l'énoncé scientifique et le discours idéologique - ou dogmatique - qui récuse l'épreuve des faits et refuse la critique. Mais K. Popper ne va pas assez loin, et pense que la bataille politique est saine à partir du moment où elle est ouverte à la critique ; et qu'il ne faut donc pas interdire les discours intolérants de façon systématique mais, seulement s'ils menacent l'idéal de tolérance de nos démocraties.

Mais j'y vois deux inconvénients : d'une part, certains principes ont été posés au cours d'une Histoire sanglante qu'il ne serait pas nécessaire de remettre en question : l'égalité en droit des humains, l'égalité entre les genres, entre les races, la renonciation à l'asservissement d'un groupe de personnes, à la colonisation ou encore à l'usage de la violence... Ces principes qui ont déjà été acquis ne devraient pas être discutés tous les jours comme si on repartait de 0 dans l'Histoire de l'humanité. D'autre part, il y a un problème évident : le débat politique n'est pas toujours équitable. Certaines idées politiques circulent beaucoup plus que d'autres, pas seulement parce qu'elles font le buzz en créant des émotions fortes - d'adhésion ou de rejet - mais aussi parce que les principaux patrons des médias aiment que le contenu de leurs chaînes leur ressemble. Ces propriétaires de média qui modèlent leurs lignes éditoriales élargissent la fenêtre d'Overton vers la droite - cette fenêtre est une allégorie désignant l'ensemble des idées, opinions ou pratiques considérées comme acceptables au regard de l'opinion publique existante. La viabilité politique d'une idée dépendrait du fait qu'elle se situe dans la fenêtre, ce qui l'amène à ne pas être considérée comme extrême. Or, cette fenêtre d'idées acceptables peut être décalée par la promotion d'idées en dehors de cette fenêtre avec l'intention de les rendre acceptables, par comparaison à d'autres idées se situant plus loin encore de la fenêtre. C'est exactement ce qui se passe quand certaines chaînes donnent la parole - beaucoup de parole - à un personnage à l'origine très marginal dans ses idées, mais qui, peut-être à cause du temps de parole important, a pu imposer son vocabulaire et recentrer les débats sur ses propres idées. Le seul moyen pour l'extrême-gauche de s'imposer est donc de déplacer le curseur du débat vers la gauche pour que ses idées apparaissent comme allant de soi : c'est possible si des personnalités de gauche commencent à débattre médiatiquement entre eux. Aux journalistes de laisser place à des débats sur des chaînes publiques à des heures de grande écoute entre Poutou, Mélenchon ou encore Rousseau. Sans cela, la droitisation du débat politique - dans les médias, mais aussi fatalement à table - est loin d'être terminée.





QUAND UN PERSONNAGE SE HEURTE À SON IDENTITÉ : BETA RAY BILL

Beta Ray Bill est un personnage secondaire de l'univers Marvel. Allié de Thor et protecteur galactique, il n'a pourtant jamais bénéficié d'un réel traitement narratif. L'auteur Daniel Warren Johnson s'est essayé à la caractérisation du personnage, entre tragédie intime et récit épique

«Je veux être beau à nouveau»

Introduit en 1983 par le scénariste Walter Simonson dans le numéro 337 du comics Thor, l'extra-terrestre à tête de cheval Beta Ray Bill fut imaginé pour créer l'effet de surprise auprès des lecteurs. Les aficionados du héros nordique découvrent ce nouveau protagoniste, vêtu de l'armure du protecteur d'Asgard en couverture. Il prend rapidement une place prépondérante dans le récit, lorsque celui-ci réussit à soulever le marteau légendaire Mjolnir lors d'un affrontement contre Thor. Beta Ray Bill devient temporairement Dieu du tonnerre, sidérant les spectateurs, médusés de voir leur super-héros favori remplacé par un illustre inconnu. L'histoire de Beta Ray Bill est ensuite développée dans les numéros suivants : modifié génétiquement pour devenir le défenseur du monde Korbinite, le héros échoue face au démon Surtur qui ravage sa planète, et le pousse à partir en exil. Déchu, l'extra-terrestre parcourt la galaxie pour prouver sa valeur. Le protagoniste n'a pas bénéficié d'un réel développement en quarante ans, bien que présent dans certains des comics de la maison d'édition Marvel, il reste relégué au rang de personnage secondaire. Ce constat est révolu, grâce à l'auteur Donny Cates qui introduit une dualité entre Thor et Beta Ray Bill dans sa série parue en 2020. Au cours d'une violente confrontation, le dieu nordique brise Stormbreaker, l'arme bénie du pouvoir d'Odin, qui permettait au Korbinite de revêtir une forme humanoïde, faisant disparaître son physique disgracieux. Privé de sa transformation, Beta Ray Bill doit conserver sa tête de cheval ; de cette problématique scénaristique se construit le récit écrit et dessiné par Daniel Warren Johnson. Beta Ray Bill : étoile d'argent raconte le périple de l'extra-terrestre pour quérir un pouvoir lui permettant de recouvrir une forme «normale». Au-delà de la recherche d'un artefact, l'histoire présente une quête initiatique sur l'acceptation de soi et la recherche d'identité. Comme l'explique le héros face à Thor, avant de partir pour l'aventure : «Je dois apprendre à me connaître moi-même. Et trouver Odin... Il me faut un nouveau marteau. Un marteau comme Stormbreaker... Je veux être beau à nouveau.» Si la poursuite du bonheur pour les super-héros rejetés, considérés comme laids, est une thématique récurrente, partagée par Ben Grimm/La Chose des 4 Fantastiques, Daniel Warren Johnson insufflé à Beta Ray Bill des propos plus subtils autour de la masculinité, de la normalité et de la gestion des traumatismes. Le protagoniste est confronté à son passé, notamment à sa lourde opération particulièrement douloureuse lors de laquelle il fut lésionné et défiguré pour lui insérer des systèmes cybernétiques. Ce dévouement fut pourtant vain, impuissant face à la dévastation de son monde, détruit par les flammes du démon Surtur. Le héros doit pourtant triompher de cette créature démoniaque pour obtenir l'objet qu'il convoite : Crépuscule, une épée puissante lui permettant de retrouver sa forme humanoïde. Le récit s'attache à nous faire comprendre que la problématique autour de son corps est secondaire, vis-à-vis de son estime personnelle. Beta Ray Bill est tourmenté, son mal-être profond transparait continûment au sein des planches et des dialogues, comme lors d'un flash-back en compagnie de sa mère : «Je t'aimerai quoi qu'il arrive... Quelle que soit ton apparence. Je vois le Korbinite... Le brave guerrier que tu es à l'intérieur. Tu as sacrifié ton corps pour ton peuple et ta famille. Mais je vois aussi ton cœur brisé... Et cela fend le mien.»

À propos de la bagarre

Au-delà de la caractérisation du personnage, dépeinte dans l'œuvre de Daniel Warren Johnson, c'est l'esthétique visuelle et le dynamisme des planches qui détonne pour offrir des compositions spectaculaires. L'artiste multiplie les cadrages improbables, les angles de vue impactants et étale ses visuels sur des grands formats pour faire respirer son art. Il n'hésite pas à mettre en pause le récit pour proposer des double pages d'illustrations complètement renversantes. Ces grandes planches prolongent les moments contemplatifs, avec des plans de coupe sur le vaisseau du Korbinite ou des grands panoramas disproportionnés. Chaque case fourmille de détails et de minutie dans le trait, avec un soin tout particulier sur la représentation des créatures et des technologies. La précision apportée dans chaque élément offre un rendu organique aux illustrations : des tentacules visqueuses de chimères démoniaques aux méandres d'un vaisseau spatial, les dessins de Daniel Warren Johnson donnent vie dans une énergie saisissante à l'univers de Beta Ray Bill. L'auteur dispose d'une patte unique pour représenter son action, chaque mouvement est découpé pour donner un impact à la violence des coups, les combats deviennent puissants grâce aux lignes de fuite et à une utilisation des trames particulièrement efficaces. L'esthétique visuelle aux allures de cartoon permet de jouer avec les proportions et les éléments exagérés pour procurer une sensation de grandeur et de grandiose. Le chara-design des personnages est réussi, notamment pour l'intelligence artificielle à forme humaine Skuttlebutt dont les inspirations rappellent l'androïde du film Metropolis de Fritz Lang. Les influences visuelles évoquent les récits punk, avec un bestiaire d'ennemis typique des années 80, Beta Ray Bill affronte des motards dans des pubs mal famés et des fanatiques de Surtur, dont le design ressemble aux pillards psychotiques de Mad Max. Autermedecepéripheépiquequitientenhaleine, avec un rythme intense étendu sur l'intégralité du récit, le lecteur apprend à se familiariser avec Beta Ray Bill et son groupe de comparses : Skuttlebutt, Skurge, le mercenaire revenu du Valhalla et Pip le petit troll, chaque protagoniste brille par ses morceaux de bravoure et d'héroïsme. Le petit groupe devient rapidement attachant, et on se surprend à suivre l'évolution de leur caractérisation au fil des pages.

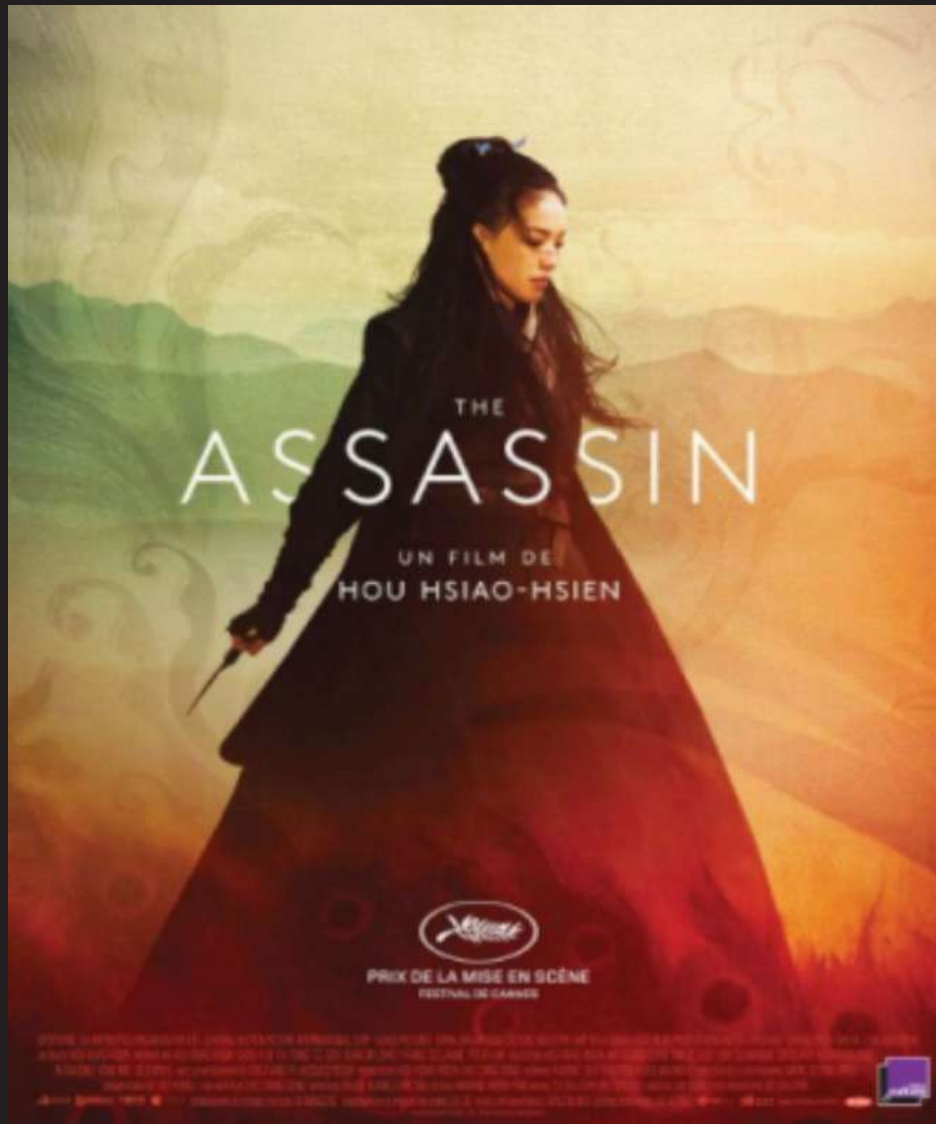
Beta Ray Bill : étoile d'argent est un véritable OVNI à découvrir au plus vite, l'action ininterrompue et les scènes de combat restent en mémoire longtemps après la lecture. Les thématiques du héros déchu qui se confronte à son identité sont fascinantes, et laisse présager un futur glorieux pour Beta Ray Bill.

Théo Toussaint



THE ASSASSIN

Film de Hou Hsiao Hsien



L'unité humaine que j'incarne n'est pas un objet immobile et passif qui se trouve sur l'espace planétaire. Et toi cher·e lecteur·rice tu n'es pas non plus une entité qui ne se déplace pas, tu rencontres cet espace et le Monde entier s'y retrouve, s'y confronte, nous formons un peu à notre échelle un choc général. Bien généralement, on retrouve l'idée de violence et de conflit dans la collision mais je préfère surtout retenir que ce sont avant tout des objets avec des caractéristiques différentes qui se font face et se télescopent. Et puis ici je vais transmettre quelques mots et quelques idées qui entreront peut-être en résonance chez toi pour susciter de l'intérêt (ou non). La collision au cinéma se rencontre à tous les niveaux, c'est aussi bien les premiers souvenirs de films que l'on a gardé que la première œuvre qui nous a époustoufflé, un film «de chevet» qui nous rassure. J'ai sélectionné ainsi pour ce numéro, une œuvre audacieuse qui m'a marquée et qui est remplie de ces collisions. Voici donc un film Taïwanais de Hou Hsiao Hsien, *The Assassin* qui est sorti dans les salles de cinéma à partir de 2015. Réalisateur de *Poussières dans le vent* (1986) mais aussi *Millennium Mambo* (2001) il est un artiste reconnu internationalement.

La production de ce film n'est pas exclusivement taïwanaise, les acteur·rices sont pour certaines chinoises (Zhou Yun, Yong Mei) et les lieux de tournages s'éparpillent entre le Japon, la Chine et Taiwan. Les relations politiques sont certes difficiles entre la Chine et Taiwan mais cela n'empêche pas des collaborations fructueuses et une proximité culturelle, linguistique, artistique. Hou Hsiao Hsien a d'ailleurs des liens étroits avec le cinéma chinois puisqu'il a été le producteur d'*Épouses et Concubines* (1991) de Zhang Yimou. C'est deux ans auparavant, en 1989, que l'ébauche de *The Assassin* naît, un travail avec des hauts et des bas récompensé à sa sortie en 2015 par le prix de la mise en scène au festival de Cannes. *The Assassin* reprend dans son scénario une légende historique du IX^e siècle chinois. De ce point de vue il n'y pas de surprise, la trame est déjà fixée et le déroulement des faits est accompli de manière classique. L'utilisation d'un registre historique permet surtout l'usage de costumes, de lieux et du genre spécifique de l'art martial que l'on croise presque exclusivement dans les films chinois. Lorsqu'on a en tête les visionnages des films de Zhang Yimou, les scènes de combats, de poursuites qui sont ponctuées des grandes envolées et des très grands sauts des combattant·e·s on établit un rapprochement avec cette production.

Néanmoins c'est à très petite dose, l'art martial n'étant qu'une minuscule partie constituante de ce film. Le scénario amène surtout autre chose : la « morale » de cette histoire. Le personnage principal se voit confronté aux choix de la vie, entre ce qui est bien pour elle, pour les siens ou pour celle qui l'a éduquée. Des choix moraux difficiles où se mêlent espérances et sentiments. L'ouverture de ce film débute par une présentation de la principale protagoniste du film, on nous en dit peu et bien assez pour ensuite entrer dans l'histoire. Ce passage est marqué par l'apparition de scènes en couleurs (jusqu'ici, nous nous situons dans un film en noir et blanc). Si il n'y a rien de particulièrement novateur dans ce que propose le scénario, l'intérêt pour ce film se situe autre part. Ce qui fait de *The Assassin* une œuvre spéciale et remplie de contradictions c'est sa mise en scène, ses décors, ses costumes. Hou Hsiao Hsien a réalisé ici quelque chose d'assez formidable puisque toutes les séquences qu'il nous donne à voir sont d'une grande beauté.



Cette œuvre repose presque exclusivement sur les paysages et l'observation de ces derniers, ils paraissent rythmer le déroulement du film. Sur ce point, on peut signaler que pour une œuvre d'une heure et quarante cinq minutes elle paraît interminable, presque soporifique, il faut être concentré suffisamment pour ne pas piquer du nez. C'est là la difficulté de cette œuvre, qui comme d'autres auparavant, est tellement sublime qu'on en oublie l'histoire et le scénario.

Hou Hsiao Hsien nous a donné à voir des scènes magnifiques, des décors et des costumes qui s'accordent selon les colorimétries, selon les rôles des personnages. La mise en scène dans d'immenses plaines, dans des forêts de bouleaux mais aussi dans les pièces des châteaux remplies de draps luxueux est époustouflante et éblouissante. Alors chaque détail, chaque action devient symbolique (remise d'un objet, objet qui se brise, ...) et d'une dramaturgie spectaculaire, d'une collision impressionnante.



Pour conclure, *The Assassin* est une fresque magnifique, une mise en scène inouïe et stupéfiante mais il faut être prévenu puisque ce n'est pas un film facile à suivre. Pour les moins attentifs/attentives et celles et ceux qui veulent aussi voir d'autres petites pépites, je conseille le court métrage *Four Roads* (2020) de Alice Rohrwacher, une artiste qui en Italie questionne les individus, les générations et leurs façons de vivre alors en période de pandémie. Alice Rohrwacher propose plusieurs courts-métrages qui sont facilement accessibles et à découvrir ! Bien à vous et portez vous bien, Heol Ruz.



Ecris par HEOLRUZ

Des colosses casqués, bardés de protections, s'avancent sur le terrain. Dans quelques minutes, assis devant notre écran ou dans les gradins d'un stade, nous assisterons aux chocs des Titans. Des coups reçus, responsables parfois de séquelles irréversibles. Le prix à payer pour offrir un divertissement sportif ? Explications.

"Je n'ai aucun souvenir d'avoir remporté la coupe du monde en 2003 ou d'avoir été en Australie". Ces mots sont ceux de Steve Thompson, 43 ans, international anglais à la retraite. Dans les colonnes du Guardian, l'ancien talonneur décrit de façon glaçante les dégâts causés par sa pratique du rugby de haut niveau : il ne se rappelle plus des directions, oublie les passages de livres qu'il a lu. Il lui arrive parfois même d'oublier le prénom de sa femme. Plus grave, il souffre d'anxiété, est sujet à des crises de panique, devient agressif pour aucune raison... Ce genre de témoignage n'est pas unique en son genre : Alix Popham, Mike Edwards, Bobbie Goulding... Ces anciens adeptes du ballon ovale accusent leurs instances nationales (en l'occurrence la RFL anglaise) d'avoir négligé la santé de leurs licenciés.

LE MEA-CULPA FINANCIER DE LA NFL

Ne croyez cependant pas que ce phénomène est exclusif au Vieux Continent. De l'autre côté de l'Atlantique, en 2013, la toute-puissante NFL, la ligue de football américain, a décidé de verser 765 millions de dollars de dédommagement pour éviter un procès, après la plainte déposée par 4 500 anciens joueurs. Mais quel est ce mal mystérieux qui semble ronger ces sportifs à la retraite ? Qu'est-ce qui a bien pu détruire leur cerveau à ce point ? La réponse peut se résumer en trois lettres : ETC, pour Encéphalopathie Traumatique Chronique, une maladie dégénérative du cerveau pouvant mener à la démence. Les symptômes arrivent lentement et sur le long terme, si bien que la maladie reste difficile à diagnostiquer. De plus, étant une forme de démence, il n'existe aucun traitement curatif, seulement palliatif.

Les protocoles et les prises en charge de ce genre de cas se sont tout de même améliorés. Cependant, leur mise en application reste tout de même relativement douteuse, en témoigne l'âge de certains plaignants encore actifs dans le monde professionnel. Et plus encore, cela ne change pas le cœur du problème : ces sports sont par essence des sports de contact ; les joueurs auront donc forcément cette épée de Damoclès au-dessus de leur tête tout au long de leur carrière et même après. Cet état de fait permet de nous interroger sur plusieurs points, notamment sur notre manière de "consommer" le divertissement sportif.

SPORTS DE CHOCS - MATT

En effet, à l'heure où la tendance est à augmenter la quantité de matchs et de compétitions (j'en veux pour preuve l'ajout d'un match de saison régulière en NFL, ainsi que la volonté de la FIFA d'établir une Coupe du Monde tous les deux ans), il serait intéressant de comprendre les raisons poussant les instances sportives à forcer ainsi le calendrier, parfois (et souvent même) au détriment de la santé des joueurs. Parce qu'il n'y a pas de secret : si on réduit le nombre de matchs, on réduit le risque de commotions cérébrales. Sauf que les fédérations internationales ne raisonnent pas souvent de cette manière : ici, la seule balance bénéfice/risque qui prime équivaut à celle des bénéfices/pertes. L'argent est roi. C'était d'ailleurs un des arguments en faveur de l'ajout d'un 17ème match de saison régulière en NFL : une augmentation de salaire pour les joueurs (dûe à l'augmentation des droits TV suite au nouveau deal record signé en mars 2021 s'élevant à 100 milliards de dollars !).

LE PARI DE LA RARETÉ ?

Sauf que cette logique a ses limites, même en raisonnant de manière économique : en effet, la rareté est un élément non négligeable : c'est aussi ce qui rend par exemple la médaille olympique aussi prestigieuse : un athlète n'aura en moyenne que trois chances dans sa carrière de décrocher le titre suprême. Cette rareté est un des facteurs qui permet aux JO d'être un des événements les plus suivis au monde. De plus, la réduction du nombre de compétitions permet aux joueurs de se reposer et d'être bien plus performants lors de celles-ci. Combien de fois a-t-on vu cet été des footballeurs se plaindre de la surcharge des calendriers et d'être complètement cramés à l'orée des compétitions internationales (ici durant l'Euro 2020) ? Cette tendance à vouloir toujours augmenter le nombre de rencontres est dangereuse à plus d'un titre : en premier lieu pour la santé de ses acteurs ; et également pour la lassitude que celle-ci va entraîner chez les supporters. Quel intérêt de regarder un match si la moitié des meilleurs joueurs sont indisponibles, car blessés ? Le vice est parfois même poussé jusqu'à assister à des politiques surréalistes pour maintenir ce train d'enfer ; avec par exemple l'absence des meilleurs éléments d'une équipe au cours d'un match dû à une volonté des coaching staff de les protéger du surmenage et absolument pas à cause d'un pépin physique (le meilleur exemple étant la NBA, la ligue de basket américaine, où ce phénomène est très présent et appelé "load management").

Ce nouveau modèle est à long terme absolument désastreux pour la pratique du sport de haut niveau. De par l'avidité des grands propriétaires d'équipes ou d'instances dirigeantes, nous sommes potentiellement en train d'assister au sacrifice de la santé mentale et physique de plusieurs milliers d'athlètes sur l'autel de l'argent. Fort heureusement, le tableau n'est pas tout noir : tout simplement parce que les acteurs du milieu réagissent et s'emparent de ces sujets, en témoignent les plaintes évoquées plus haut et les témoignages dans les journaux de différents sportifs sur leurs problèmes physiques et mentaux post-carrière. C'est ainsi que l'on sortira de cette spirale infernale : en soutenant nos athlètes dans ce genre de démarche ; car on ne peut malheureusement espérer aucun geste de la part des instances dirigeantes, qui ne plieront que si on leur force la main ou que leur image se trouve écornée par un scandale. A notre niveau de simples amateurs de sport, c'est le minimum que l'on puisse faire.